

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 1er AOUT 1891

FLEUR-DE-MAI

QUATRIÈME PARTIE

L'AFFAIRE DE LAURIAC

— Cours au château, — ordonnait le marquis à Bernard, — et ramène une voiture.... Et surtout ne dis rien à ma mère, à ma sœur.... C'est à moi de les prévenir du malheur qui vient d'arriver.

Quelques instants plus tard la Petite-Mai était transportée avec des précautions infinies au château de Lauriac.

Henri pénétrait alors dans l'appartement de la marquise.

— Ma mère, — commençait-il.

Mme de Lauriac leva les yeux et poussant un grand cri tomba à la renverse dans son fauteuil....

Henri n'avait pas songé qu'il était couvert du sang de la pauvre Petite-Mai....

À la vue de ce sang, à la vue de la pâleur de son fils, Mme de Lauriac avait eu la certitude que c'était lui qui venait d'être blessé....

— Henri !.... mon enfant ! — s'écria-t-elle d'une voix mourante....

À cet instant, le marquis s'aperçut dans une glace et la vue de son visage défilant, du sang qui recouvrait ses vêtements, ses mains et jusqu'à son visage qu'il tachait par places.... lui fit comprendre l'erreur de sa mère, et l'angoisse qui venait de suffoquer celle-ci.

Aussi s'empressa-t-il de s'écrier, pour rassurer la marquise :

— Non ! ma mère !.... Non ! ce n'est pas moi qui ai été blessé !.... Mais croyez moi, ma mère, mieux eût valu mille fois que ce fut moi.... Tandis que c'est votre fils, par une incompréhensible légèreté, qui a blessé une malheureuse créature qui se trouvait sous bois....

La marquise laissa échapper un long soupir.... Il lui sembla qu'elle revenait d'au delà de la mort.

— Ce n'est pas toi !.... ce n'est pas toi ! mon enfant !.... C'est bien vrai ? — répétait-elle en proie à un tremblement nerveux.

Blanche, prévenue par les domestiques, accourait.

Elle aussi devint d'une mortelle pâleur à l'aspect de son frère.

Henri la rassura d'un mot. Mais en même temps il lui apprenait la désolante vérité.

L'émotion de la jeune femme fut loin de se calmer.

— La Petite-Mai ! — s'écria-t-elle, — la Petite-Mai !.... cette enfant qui a sauvé ma fille.... Mais M. Valroy est là....

— Il lui a donné déjà des soins.... Mais il ne peut rien dire encore !.... Et comprends-tu mon angoisse, ma sœur !....

— Oh ! mon pauvre Henri, — répondit Blanche, — tu dois être profondément malheureux....

— Blanche, je t'assure que cette catastrophe est le résultat d'une véritable fatalité !.... Tu connais ma prudence.... Tu sais que jamais je n'ai été léger, ou distrait, du moment que j'ai eu une arme à la main....

— Enfin elle est frappée !.... à mort peut-être ! Et mieux que personne, mon frère, je comprends ton désespoir !....

La marquise donnait des ordres.

La première émotion passée, elle avait retrouvé toute son énergie.

La Petite-Mai avait été transportée par son ordre dans l'une des grandes chambres du château de Lauriac, au premier étage, non loin de l'appartement du marquis.

Cette chambre était meublée d'un grand lit de milieu ; vaste, aérée, elle servait d'habitude aux

invités du château, pendant la saison des chasses.

Blanche était accourue, c'était elle qui voulait donner des soins à la blessée....

Oui, de cette façon, elle pourrait s'acquitter de sa dette de reconnaissance demeurée toujours impayée.

Valroy était au chevet de la Petite-Mai.

Blanche également, de l'autre côté du lit, s'empresait, obéissait avec une précision adroite aux ordres du docteur.

Elle avait débarrassé la Petite-Mai de ses hillons sordides. Elle l'avait vêtue de son linge, tandis que Raoul Valroy sondait les blessures causées par les chevrotines et, une à une, enlevant les petites balles qui avaient pénétré si profondément.

Peu à peu le sang s'arrêtait et Valroy pouvait enfin prononcer un verdict certain et raisonné.

— Eh bien ! — demandait Blanche, en replaçant sur l'oreiller, moins blanc que les joues pâles de la blessée, la tête de la Petite-Mai, eh bien ?

— Je ne crois pas les blessures mortelles, — répliqua Valroy, — bien qu'elles soient excessivement graves.... Mais cette enfant est jeune, extraordinairement vigoureuse et forte.... Elle possède certainement le sang le plus riche.... Seulement, pendant quinze jours, trois semaines, son état va nécessiter des soins constants.

Blanche répliqua vivement :

— C'est moi qui les lui donnerai. Et vous pouvez vous en rapporter à moi.... Je tiens à m'acquitter envers celle à qui je dois la vie de ma fille.

— Je ne la quitterai pas non plus, — ajouta Valroy, — car je vous le répète, il va lui falloir une incessante surveillance.

Avec la dextérité d'un praticien consommé, Valroy avait promptement posé un appareil sur les blessures de la Petite-Mai.

Maintenant, blanche comme une cire, la jeune fille reposait dans ce grand lit profond, tenant dans sa main l'une des mains de Blanche, qu'elle regardait avec une infinie tendresse.

— Est-elle jolie ! cette enfant !.... Est-elle merveilleusement belle !.... Quels yeux !.... quelle grâce !....

— Oui, certainement, — répliquait Valroy distraitement, — elle est charmante !

À la nouvelle que Valroy croyait pouvoir répondre des jours de la blessée, Henri avait laissé éclater les transports d'une joie folle.

— Ah ! mon ami, — avait-il répondu à Octave de Marcenay qui était demeuré à côté de lui pour le calmer, — ah ! mon ami ! que je remercie Dieu !.... Si tu savais, si cette malheureuse enfant était morte, morte par ma faute, par suite de ma légèreté et de mon imprudence, je n'aurais certainement pas le courage de vivre.... Je me serais tué !....

Le marquis de Lauriac, retrouvant un peu de sang froid, prenait toutes ses précautions pour que ce déplorable accident ne s'ébruitât point.

Les rebatteurs, les gardes recevaient des recommandations expresses.

Tandis qu'il était occupé, dans la cour d'honneur du château, à parler dans ce sens aux traqueurs qui recevaient une forte paie, le garde-chef Bernard s'approchait d'un air très embarrassé de son maître.

Henri, quelque préoccupé qu'il pût être, ne fut pas sans s'apercevoir aussitôt de la contrainte de son vieux serviteur.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? mon brave Bernard, — lui demanda-t-il, — tu as certainement quelque chose à me dire.

— Ma foi, monsieur le marquis, je ne suis pas tranquille.... et j'ai bien peur que nous n'ayons encore un gros désagrément, si ce n'est un malheur à déplorer....

— Comment cela ! Un nouveau malheur ! Bernard ?....

— Dame ! monsieur le marquis, j'en ai une rude peur....

— Peur de quoi ?....

— Dans l'émoi où nous nous sommes trouvés, à la suite de votre coup de fusil.... Bien que.... Dame ! c'est bien la faute des gens qui n'ont rien à faire dans les bois et qui viennent s'y promener.... sans droit, sans rien et surtout sans prévenir personne.

— Va droit au fait....

— Eh bien ! Monsieur le marquis n'a pas remarqué qu'il nous manque un chasseur....

— Il manque un chasseur ?....

— Mais certainement.... M. Forcière, l'avoué de Brétigny, nous ne l'avons pas vu depuis la battue !....

— Ah ! mon Dieu ! Tu as parfaitement raison, mon brave Bernard !.... S'il lui est arrivé malheur, ce serait une nouvelle catastrophe....

— Je l'ai entendu tirer.... un coup.... Ensuite plus rien.... C'est quelques instants plus tard que vous avez crié aussi.... Et dame, quand j'ai su de quoi il s'agissait, j'avoue que je n'ai pas songé à M. Forcière.

— Eh bien ! il faut retourner au lieu de la traque, nous suivrons l'enceinte, la ligne des tireurs.... Il faudra bien que nous le retrouvions.

Et Henri se mit aussitôt en route accompagné de son garde-chef.

D'une pas accéléré ils ne mirent pas longtemps à franchir l'espace séparant le château du lieu de la traque.

Un silence mortel dans les grands bois suivis d'immenses sapinières....

Henri, précédant toujours Bernard, atteignit bientôt la ligne où précédemment étaient placés les tireurs.

Cette voie étroite se perdait au loin, et il était impossible de ne point apercevoir un homme ou un animal.

— Il n'est pas entré sous bois, — se dit à lui-même Henri : — s'il avait été blessé, chargé par un sanglier.... on le verrait.... il serait resté sur place.... en mettant les choses au pire....

Bernard suivait la ligne et regardait avec soin les pas et les empreintes.

Tout à coup il laissa échapper une exclamation de surprise :

— Tiens !.... — fit-il, — voilà le fusil de M. Forcière !

Effectivement, le fusil d'Arthur était appuyé debout contre un arbre.

— Mais où diable peut-il être, — demanda Henri à haute voix ?....

Bernard s'était emparé de l'arme et l'examinait attentivement.

— Les deux coups sont chargés, — dit-il, — et je l'ai pourtant entendu tirer, j'en suis certain. Donc il a eu tout le temps de recharger son arme.

— C'est stupéfiant, — continuait M. de Lauriac. S'adressant alors à son garde :

— Mais que regardes-tu donc, Bernard ? M. Forcière ne s'est pas envolé.

Le garde-chef, en effet, depuis un instant, tournait autour du gros pin contre lequel le fusil avait été appuyé et regardait attentivement au milieu de l'épais feuillage d'un vert sombre.

Levant alors le bras, il dit doucement au marquis, tandis qu'un sourire arquait ses lèvres :

— Il est là !....

— Comment ! dans l'arbre !....

Et malgré les poignantes émotions qu'il venait de subir, M. de Lauriac se sentait pris d'une folle envie de rire.

— Oui ! oui ! Je ne me trompe pas, — répliqua le garde, — il est collé contre une grosse branche.... Ne le voyez-vous pas ?....

Henri finissait cependant, en tournant encore, à distinguer la masse du corps d'Arthur qui se détachait au milieu des masses de brindilles de sapin....

— Vous êtes là, monsieur Forcière, je vous vois, descendez....

Il y eut un silence, puis Arthur répliqua d'une voix étranglée :

— Je ne peux pas, monsieur le marquis, je ne peux malheureusement pas.... Je suis tenu.

Ce qui était arrivé à Arthur, aisément on peut le comprendre.

Bien loin de lui, il avait vu passer un sanglier au commencement de la traque, et il lui avait envoyé un coup de fusil inoffensif....

Puis une autre bête était sortie plus près de son poste, et la sainte frousse qui s'agitait en lui avait passé à l'état aigu.

Alors, n'y tenant plus, affolé par les cris des traqueurs, les coups de fusil des gardes qui tiraient à blanc, pour obliger les animaux à forcer la ligne des chasseurs, il avait soigneusement déposé son